

*Séance publique du 5 octobre 2009*

## **Culture et identité dans le village planétaire**

**par Michel COLARDELLE**  
**Conservateur général du Patrimoine**  
**conférencier invité**

Les temps sont propices au questionnement sur l'identité. La globalisation nous inquiète, avec ses "cultures-mondes" où s'entremêlent dans notre inconscient langues, types humains, modes de vie, religion. Devant la menace de la "civilisation du hamburger" portée par une industrie audiovisuelle toute-puissante et emblématique d'un système financier dévergondé dont il est dans la nature de ne se poser aucune question d'intérêt général, il a été nécessaire de dresser, de haute lutte, les fragiles barrières de "l'exception culturelle". Après les chocs successifs, dans les années 1960, puis 1990, de la décolonisation et de la désagrégation du bloc soviétique ainsi que de l'émergence des puissances orientales, la recomposition politique du monde fragmente ici, réunit ailleurs. Les pratiques individuelles comme les règles collectives en sont transformées, bouleversant du même coup les mythes qui les sous-tendent. Les notions de "culture nationale" et d'"identité nationale" sont réinterrogées ici et là, sans que soient clairement différenciés les facteurs politiques et civiques – ceux qui résultent de la construction des Etats-nations au XIX<sup>e</sup> siècle, et des politiques culturelles de ces mêmes Etats depuis – de ceux, plus spontanés, que constituent les traditions "populaires", les modes de vie et de sociabilité.

En France, comme chez ses voisins, l'Etat-nation avait élaboré et instillé dans la conscience de chacun un récit national qui, prenant certes quelques libertés avec la réalité, soudait les citoyens dans une solidarité que le permanent danger militaire aux frontières nourrissait par ailleurs. En effet, la combinaison aléatoire des différences religieuses, économiques, géographiques et politiques ne donnait guère prise à la cristallisation communautaire alors même que le panorama culturel national était déjà divers. Cette agrégation mémorielle, construite plus ou moins consciemment, n'était en échec que dans le monde colonial, du fait de la cécité générale à la qualité des cultures "autres" qui à présent, mais bien trop tard, sont reconnues au Musée du Quai Branly et ailleurs. Aujourd'hui, la délocalisation de la production industrielle et du capital et la mise en œuvre de technologies perfectionnées, supprimant l'emploi non qualifié, plongent les éléments les plus fragiles des communautés nationales dans le désarroi économique et la désespérance morale. Ces populations n'ont plus que l'identité comme étendard d'une revendication au fond simplement égalitaire, donc conforme tout simplement aux principes républicains. Pour celles qui appartiennent à la culture musulmane, s'opère un transfert d'espoir mais aussi de dignité vers une religion qui justement ne sépare pas, dans son concept primordial du moins, le religieux du civil. Simultanément des prérogatives croissantes de souveraineté se déplacent vers l'Europe qui, pour chanter les louanges de la diversité, ne se croit pas moins obligée de se trouver – s'inventer ? – une communauté radicaire qui l'autorise moralement à se retrancher.

L'Europe, justement, paie maintenant le prix d'un débat sur la culture qu'elle avait cru pouvoir éluder à sa naissance. Elle avait alors fait primer, comme moyen de protection contre les guerres qui, depuis le Moyen Âge, avaient progressivement tracé les frontières des territoires nationaux et donc délimité les constructions culturelles étatiques, la prospérité matérielle de ses ressortissants et, face au bloc soviétique, le libéralisme économique. La conscience des valeurs fondatrices de son projet, dont le caractère politique était en quelque sorte camouflé, était passé au second plan, ce dont la mauvaise conscience était telle qu'on a prêté à Jean Monnet la fameuse phrase, pourtant semble-t-il jamais prononcée, selon laquelle il aurait dû commencer par la culture. On finit par y venir : c'est le débat sur l'identité européenne, né de la combinaison de toutes les craintes, celle de l'immigration, celle de la nécessité d'une affirmation existentielle face aux cultures-monde déjà évoquées, et celle de l'élargissement de l'Europe. On notera d'ailleurs que c'est au moment où se sont le plus refermées les portes des états européens à l'immigration extra-européenne, mais où les accords de Schengen rendent libres de leurs déplacements les Européens à l'intérieur de l'Europe, que cette question émerge, preuve que l'affirmation identitaire est une posture défensive. La perspective de l'entrée de la Turquie dans l'Union, ainsi que la rédaction de la constitution européenne et de son fameux préambule<sup>(1)</sup>, ont provoqué la cristallisation des questionnements<sup>(2)</sup>.

Le monde, qui n'avait jamais été tranquille, est apparu de plus en plus instable et dangereux, à l'extérieur mais aussi à l'intérieur. Les génocides, qu'on croyait désormais impossibles, ont repris sous nos yeux. Le conflit israélo-palestinien, toujours plus douloureux, est enkysté au cœur d'une région du monde où se conjuguent des intérêts économiques majeurs et les enjeux symboliques religieux les plus fondamentaux. Le terrorisme dont l'effondrement des Twin Towers a donné, pour l'instant, l'image la plus tragique, ne peut évidemment qu'être combattu, faute de solution économique, sociale et politique. Tout a concouru, dans une absence de clairvoyance tragique de la plupart des grandes puissances occidentales, à faire basculer la planète dans une sorte de nouvelle guerre mondiale confuse, aux formes imprévisibles, à l'idéologie élémentaire du type "Star war", avec "Forces du mal" et esprit de croisade, vaguement appuyée sur le concept popularisé sans réflexion critique de "choc des civilisations"<sup>(3)</sup>. La ville elle-même, élaboration pourtant la plus explicite de la volonté de l'humanité à substituer son propre ordre à celui de la nature, s'est avérée menaçante, lorsque spontanément sa géographie a enregistré et, en quelque sorte, concrétisé jusqu'à la caricature de la forme urbanistique et architecturale des "cités", les clivages économiques et culturels de ses habitants. La ville, il faut le rappeler, est la grande nouveauté mondiale du XX<sup>e</sup> siècle, puisque son modèle occidental s'est à ce moment généralisé à la planète entière, et que l'essentiel de la population du monde – de l'ordre de 90% – s'y concentre désormais, au détriment d'un espace rural abandonné, désertifié, "rurbanisé" ou transformé en outil d'une production agricole quasi-industrielle appauvrissante pour ses habitants contraints à l'exil. C'est ce qui me fait dire que pratiquement chacun dans le monde est aujourd'hui plus ou moins "déraciné", dans des conditions il est vrai bien différentes selon les cas. Ce qui se passe dans la ville, lieu par essence du déracinement, est essentiel, et beaucoup des clivages mondiaux y ont leur écho, y compris dans leur aspect culturel.

L'exacerbation des sentiments identitaires, ses effets et ses causes, ont inspiré au cours des dernières décennies de nombreux auteurs. Chercheurs en sciences politiques comme Samuel Huntington, déjà cité, qui prédit sombrement que "le heurt des civilisations dominera la politique planétaire ; les lignes de faille entre les civilisations seront les batailles de l'avenir" ; historiens comme Fernand Braudel<sup>(4)</sup> qui explore l'identité de la France, fort de son expérience de l'histoire méditerranéenne et européenne, ou Anne-Marie Thiesse<sup>(5)</sup> qui a étudié la construction identitaire de l'Etat-nation ; anthropologues comme Christian Bromberger<sup>(6)</sup> qui définit la culture méditerranéenne comme une juxtaposition de semblables dont les différences complémentaires forment système, ou Arjun Appadurai<sup>(7)</sup> qui s'interroge sur les effets de la mondialisation ; et bien sûr littérateurs comme Amin Maalouf<sup>(8)</sup> qui s'inquiète de la tendance destructrice des constructions identitaires en "homme des deux rives" leurs positions sont contrastées, traduisant bien la difficulté de cette question, que tous considèrent comme majeure, mais qui partent de prémisses idéologiques et utilisent des méthodes différentes.

### **Identité, culture : de quoi s'agit-il ?**

Il n'est pas inutile de préciser le sens de quelques termes. Celui de culture, d'abord, que je considère sous ses deux formes indissolublement liées. La première est celle, fonctionnelle, d'ensembles cohérents de pratiques individuelles et collectives tournés vers la survie dans un milieu donné et normés par le système social, appuyés sur des références symboliques implicites, le tout transmis et globalement admis dans la norme. La seconde est plus sémiologique : elle consiste en signes qui permettent à chacun de se reconnaître en son sein comme de se faire reconnaître par les autres et de s'exprimer<sup>(9)</sup> vis-à-vis d'eux. Cette culture prend une forme matérielle, avec ses arts savants ou populaires, son architecture, ses techniques : privilégiée par l'Occident depuis l'Antiquité, elle correspond à l'idéal de richesse individuelle qui a conduit au capitalisme. Sa seconde nature est immatérielle, constituée de pratiques, de savoir-faire, de rites, qui plongent plus au fond de l'âme des peuples, des valeurs qui en fondent le lien social, des poétiques qui leur inspirent la volonté de vivre. Les langues, les croyances en font partie, c'est dire son importance. Cette culture immatérielle, sous-jacente à la forme matérielle de la culture, constitue même le plus riche trésor culturel de certaines sociétés, telles celles de l'Afrique d'avant la période des empires coloniaux. La première forme a fait l'objet depuis plus d'un siècle de procédures nationales de conservation, la seconde ne vient que très récemment de recevoir la caution internationale de l'UNESCO<sup>(10)</sup>. On pourrait dire, à condition de récuser l'ethnocentrisme auquel le terme a souvent été associé, que culture et civilisation sont de même nature, en accordant à ce dernier mot, suivant en cela Braudel, une signification plus large. Plusieurs cultures apparentées peuvent en effet former un ensemble relativement cohérent, où l'essentiel des caractères techniques, esthétiques et éthiques présente plus de similitudes que de différences, et se distingue d'ensembles civilisationnels voisins. Ces précisions sémantiques ne doivent pas faire oublier qu'elles ne permettent pas des classifications rigoureuses et immuables : il n'est que de voir combien le rapport entre les religions varie au fil du temps et selon les points de vue pour s'en persuader.

Le sens du mot “identité culturelle”, lui, est plus ambigu. Il n’est apparu sous son sens sociologique que très récemment (années 1950), dans la ville américaine, lorsqu’on a entrepris de travailler sur les migrants. Pour rendre compte d’un processus d’affirmation existentielle en tension entre individu et société, entre groupes plus ou moins juxtaposés, on a alors emprunté un terme ordinairement utilisé en psychologie et, au-delà, dans la définition de la personne. Celle-ci n’existe à ses propres yeux et à ceux des autres que si elle se reconnaît comme telle, c’est-à-dire qu’elle excipe de caractéristiques propres qui la différencient des autres. On le sait, l’identité individuelle à la fois est, c’est-à-dire dispose de caractères formels innés, mais aussi se construit dans un rapport aux autres factuel et conjoncturel par différenciation inconsciente et consciente. L’identité, au sens individuel, se transmet pour sa partie génétique aussi bien, par l’éducation au sens large, que pour sa partie psychologique. Mais cette transmission est éminemment conflictuelle, en ce qu’à un moment de la construction de la personnalité, la nécessité d’une différenciation par rapport aux modèles ou aux ascendants – dont contradictoirement on recherche aussi la ressemblance – se manifeste, souvent d’ailleurs dans un épisode de crise. A ce moment prévaut une élaboration complexe dans laquelle le transmis est rejeté, au moins en apparence, pour que soient mis en exergue des éléments distinctifs particuliers. Chacun sait d’expérience combien ce rejet n’est que de forme, et combien les caractères transmis prédominent en fait, réapparaissant au fil de la vie, lorsque le besoin de démarcation se fait moins pressant, ou que la démarcation doit se faire avec d’autres que ceux des débuts. Pour ce qui concerne l’identité des peuples, la manière pour eux de se distinguer des autres et de se reconnaître entre eux, question qui est au cœur de l’ethnologie – autrement appelée anthropologie d’une manière plus englobante et transdisciplinaire –, il en va de même. L’équivalent des caractères transmis des individus réside dans leur culture. Le racisme trouve sa définition dans la conception d’un rapport de nature essentialiste et quasi-immuable entre race et culture. Cette dernière est alors le plus souvent, dans une application biaisée et fautive de la théorie évolutionniste, considérée dans une trajectoire historique qui, en plaçant la culture occidentale au sommet (ethnocentrisme), attribue au facteur racial une différence évaluée négativement. Bien entendu, je postule ici, sans quoi la discussion sur la diversité culturelle n’aurait aucun sens, que toute théorie raciste peut être ici exclue sans débat, le livre classique de Claude Lévi-Strauss “Race et histoire”<sup>(11)</sup> donnant une synthèse définitive des raisons qui la condamnent.

Claude Lévi-Strauss<sup>(12)</sup> s’est justement intéressé à la notion d’identité culturelle. Celle-ci serait subjective (comment les hommes se voient eux-mêmes), collective (comment le groupe se la représente, la construit et la figure), synchronique (les questions de sa construction et de son évolution ne se posent pas) ; mais, contradictoirement, elle pourrait tout autant apparaître comme objective (on crée des critères d’appréciation), individuelle (chacun intègre sa réalité dans ses comportements personnels) et diachronique (elle est censée reposer sur le socle d’une ancestralité légitimante). En tout cas, priment dans la genèse identitaire les relations qui existent entre les groupes constitués, et les distinctions que ses membres élaborent pour les permettre – comme dans le cas de la psychologie individuelle, toute relation exige la reconnaissance de la différence –. Il note la manière dont les membres des groupes ethniques structurés se considèrent eux-mêmes comme naturellement humains, au point de se désigner souvent simplement comme “les hommes” (les Hmong du Laos, les Inuit, etc.) alors qu’ils sont désignés par leurs voisins comme

des sauvages ou des êtres dénués de langage (les Hmong sont qualifiés de Méas – sauvages –, les peuples amazigh du Maghreb de “Berbères” – ceux qui balbutient, ne savent pas parler un langage articulé –, comme avant eux les Barbares par les Grecs, etc.). Cette interdépendance dans l'émergence de l'identité culturelle est d'ailleurs source de multiples méprises, car le constat par les uns de l'apparence d'une altérité ne met jamais en question sa réalité. Ainsi, dans le constat en Occident des différences affichées par les musulmans, combien sont conscients de “l'acculturation et (de) la reconstruction identitaire” à l'œuvre dans les populations immigrées ou issues de l'immigration, en difficulté économique et sociale et contraintes à une “réappropriation individuelle du rapport à la religion, dans un contexte de perte de l'évidence sociale” ? Olivier Roy<sup>(13)</sup>, qui étudie ce phénomène, décrit un groupe qui tente “de définir une nouvelle communauté sur la base du respect d'un code strict de comportement” (vêtement, respect du ramadan, etc.), soulignant qu'en face, les “Français de souche”, sans penser à leur propre diversité religieuse ou philosophique, voient en toute personne de culture musulmane, quels que soient son origine géographique, sa religiosité ou même son athéisme, un membre par nature de ce groupe constitué en quelque sorte de l'extérieur. Voilà, parmi d'autres éléments, qui permet de penser autrement la “question du voile”<sup>(14)</sup> ! Il remarque a contrario que les jeunes “Beurs”, en général nés français, et qui semblent être aux avant-gardes de ce groupe, participent en réalité d'une véritable “sous-culture occidentale”, avec leur vêtement, leur parler, leur musique, leurs goûts culinaires...

Culture, identité, ces deux notions ont beaucoup à voir avec la relation donc la communication. Facteur essentiel de l'émergence du “village global” pronostiqué dès 1967 par Marshall McLuhan<sup>(15)</sup>, qui pensait que ce rétrécissement du monde amènerait une nouvelle liberté et une nouvelle créativité culturelle, la révolution numérique modifie radicalement comportements et mentalités. La “communauté électronique” constitue un monde en soi, réuni par des codes et des valeurs qui transcendent des espaces culturels, déjà puissamment transformés par les mouvements migratoires précédemment évoqués, et même les civilisations dont pourtant les grands médias internationaux tels que CNN et Al Jazeera se font d'une certaine manière les relais. Près de deux milliards d'internautes sur une population mondiale qui n'a pas encore atteint les sept milliards, pas loin de quatre heures de consommation télévisuelle par individu et par jour en France<sup>(16)</sup>, la massivité du phénomène est impressionnante. L'influence de l'information électronique et des messages de toute nature explicites et implicites – les études à ce sujet ne manquent pas, et leurs résultats convergent – ne peut manquer d'être majeure. Elle contribue à l'assimilation par tous les groupes culturels d'éléments qui se mélangent, les frontières entre les cultures étant éminemment poreuses.

Evolution, adaptation : aucune culture n'a jamais été figée, parce qu'à ces transformations présidaient des raisons endogènes – rapports de pouvoir entre sous-groupes et individus, personnalités des dirigeants –, et exogènes – modification des contextes environnementaux, en particulier énergétiques, ainsi qu'interactions avec d'autres groupes humains, commerce, invasions, conquêtes, migrations... –. Il est toujours difficile de faire la part de ces différents facteurs, mais s'il est rare qu'un seul suffise, le dernier est le plus fréquent. Les cultures sont en effet éminemment malléables et sensibles les unes aux autres, du moins dans les sociétés sans Etat. Il en va différemment dans les sociétés étatiques, en particulier dans les Etats-nations dont l'Occident a créé le modèle, imposé au monde justement par la force militaire

et économique aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ; là, des pouvoirs centraux puissants s'appuient sur une langue et une culture, parfois créées de toutes pièces comme le montre la Norvège se constituant en 1905 par partition de la Suède et élaborant une langue nationale qui n'existait pas auparavant. Les termes varient pour désigner leurs modes. "Créolisation" qualifie un système particulier, en référence aux langues créoles qui, sur la base d'une langue dominante, celle du pouvoir, et dans un temps court, forment un langage apte à fournir un véhicule de communication à des populations qui, elles-mêmes de langues diverses, ne se comprennent pas entre elles. S'il est habituellement réservé, tant sont particulières les conditions de leur émergence, aux cultures des sociétés qui parlent un créole, telles que, pour la France, les Antilles et la Guyane ou l'île de la Réunion, certains écrivains comme Edouard Glissant en font un modèle, dans une "théorie de la relation", de la société mondiale de demain<sup>(17)</sup> : dans la société mondialisée, se produit, selon lui, un métissage imprévisible, aléatoire, fait autant d' "entremêlements" que de rejets, et qui participe de l'élaboration d'une "identité-relation" en opposition avec les "identités-racines". "Métissage", le plus usité, peut-être parce qu'il est imprécis, a l'avantage de se référer à un type de mélange biologique qui, bien qu'ayant peu à voir avec les transformations culturelles, en recouvre pourtant plusieurs aspects, notamment celui de la transmission. En effet, les traits culturels, véritables particules élémentaires, qui se combinent de manière apparemment aléatoire, mais en réalité selon des mécanismes efficaces d'emprunt et de rejet, d'assimilation et de différenciation, ne se constituent en véritables nouvelles cultures que lorsque leur transmission aux générations suivantes a été réussie. C'est probablement ce qui explique que malgré des déclenchements parfois rapides, les transformations culturelles, graduelles, s'inscrivent plutôt, d'ordinaire, dans le temps long. Quoi qu'il en soit, l'identité culturelle est par nature mêlée – aucune n'est "pure" d'influences – donc non autonome, et bien sûr aucun membre d'aucun groupe culturel n'est totalement conforme au modèle dominant, ce qui permet d'ailleurs aux transformations de trouver des acteurs et des initiateurs. Dans l'indétermination sémantique existante, bien caractéristique de l'insuffisance d'analyse de ces phénomènes, il suffira ici de constater que se combinent des sortes de particules élémentaires de culture<sup>(18)</sup>, pour former de nouvelles synthèses, le "bricolage" étant la règle selon laquelle les cultures se transforment au fil du temps pour s'adapter...

L'évolutivité de la culture, donc le caractère non substantiel de l'identité, doivent être admis. Mais il reste à évoquer, avant de revenir aux conditions de ce qui nous semble si spécifique au présent – peut-être à mauvais escient ?- la question de la culture étatique. Autrement dit, existe-t-il une spécificité culturelle française, japonaise, brésilienne ? Corollaire de cette question, les sociétés des Etats-nations sont-elles monoculturelles ?

Nous avons plus haut fait la remarque que les sociétés organisées en Etats-nations étaient moins malléables que les autres. En effet, il est rare qu'elles ne se soient pas constituées, telles la France aux dépens des principautés, des cultures et des langues régionales, par une unification contrainte, un sous-groupe dominant l'emportant sur les autres, et que cette unification n'ait pas pour corollaire un système normatif puissant, de type académique ou communicationnel. La cohésion de ces Etats reposant sur le maintien d'un système de signes culturels spécifiques ou prétendus tels, leurs classes dirigeantes, qui y ont intérêt, multiplient les obstacles aux transformations du vocabulaire linguistique et culturel, et, lorsqu'elles ne

peuvent faire autrement, les contrôlent. Toute évolution spontanée, même marginale, est considérée comme agressive, indice d'un risque de rupture du pacte social qu'il faut a priori combattre autoritairement. Cette attitude, bien que l'histoire ait prouvé son inefficacité, est presque toujours privilégiée, notamment dans les Etats fondés sur un système assimilationniste, alors même que, comme on l'a vu, aucune tendance évolutive de la culture ne se produit sans qu'il y ait à sa base une raison structurelle que la force est évidemment incapable de réprimer durablement, bien au contraire. C'est d'ailleurs la raison profonde de la prévalence, dans ces pays, de la "culture d'Etat" sur la culture populaire, de l'art savant sur l'art populaire, méprisés à la mesure du danger qu'ils semblent aux élites représenter par leur spontanéité, leur sensibilité à l'atmosphère culturelle du temps, donc leur malléabilité en quelque sorte originelle, ainsi bien sûr que la difficulté à les contrôler.

Quant à la question de l'homogénéité culturelle des Etats, il est bien connu que très rares sont ceux qui peuvent se prévaloir d'un monolinguisme et d'un monoculturalisme stricts. Si de par le monde environ 6 000 langues sont parlées couramment pour seulement 230 Etats souverains, c'est évidemment que, sans évoquer la Chine ou l'Inde, le plurilinguisme est la règle, et ce depuis bien longtemps, même en France où le rapport de Bernard Cerquiglini a recensé 75 langues effectivement utilisées. S'il n'y a pas totale correspondance entre diversités culturelle et linguistique, c'est un indice sûr. La France et certains pays européens sont des cas particuliers, du fait de la longueur de leur évolution historique en tant qu'Etats centralisés et de leur relative exigüité territoriale ; cette réalité est encore plus puissante en d'autres régions du monde, comme la Chine, l'Inde ou le Brésil. En tout état de cause, la diversité culturelle de la France, du fait de son extension territoriale (métropole et outre-mer) et de l'ancienneté, la diversité et l'importance numérique des immigrations qui ont formé sa population, est un fait acquis et irréversible<sup>(19)</sup>.

### **Homogénéisation culturelle ou nouvelles diversifications ?**

L'extraordinaire mouvement de diversification culturelle qu'avaient engendré, depuis le Néolithique et la sédentarisation, l'évolution des sociétés et l'accroissement démographique, est-il en passe de s'arrêter, voire de s'inverser du fait de la mondialisation ? Appadurai, déjà cité, caractérise cette dernière par cinq flux : migratoires, technologiques, financiers, médiatiques et idéologiques. On devine bien les possibles conséquences de tels flux, qui dans une combinatoire implacable sont évidemment susceptibles, dans des délais d'autant plus réduits que la pression est forte, de mêler les cultures et d'atténuer les "identités".

Cette menace en est-elle vraiment une ? Sans revenir sur la question de la plasticité des cultures et de celle des représentations, on sait bien que les identités sont meurtrières, pour reprendre le mot d'Amin Maalouf. C'est souvent en leur nom et grâce à l'argument de démarcation qu'elles fournissent que l'on se défend certes, mais aussi que l'on agresse et en tout cas que l'on se bat. Les affirmations identitaires sont par nature intolérantes. De plus, elles sont manipulables. Parmi toutes celles possibles, on choisit pour les autres ou pour soi-même celle qui convient à un projet politique donné et préexistant. De même, le repli sur une identité exclusive, surtout lorsqu'elle est fondée sur un argument mémoriel aussi douloureux que peuvent l'être

les génocides ou les guerres, est source à son tour de danger. Au contraire, l'accroissement des mouvements migratoires, la concentration urbaine et donc la cosmopolitisation du monde exigent probablement l'atténuation des différences, afin qu'une intercompréhension soit possible et que ces évolutions ne conduisent pas au conflit – ce qui est déjà trop souvent le cas –. Pour le dire autrement, un minimum de "métissage culturel" est vraisemblablement indispensable pour qu'un sentiment de communauté, au-delà d'autres signes de différenciation, soit ressenti par les citoyens quels que soient leur origine, leur statut et leur conscience propre. Sans un minimum de vocabulaire commun – et on a vu que la culture faisait partie des éléments majeurs du langage collectif – on ne peut pas se parler. Aucune cité ne peut s'en passer, du moins si l'on exclut la dictature exercée au nom d'une idéologie, qu'elle soit civile ou religieuse. En-dehors de la perspective d'une implosion de la cité contemporaine, un second danger plane sur le monde, celui de la surexploitation des ressources et de la catastrophe écologique, ainsi que celui du dérèglement économique qui en est à la fois le signe et la cause. Il est évident qu'au fur et à mesure de la complexification du fonctionnement des sociétés et de la croissance de leur interactivité, des systèmes de gouvernance ou, au pire, de régulation mondiale doivent s'instaurer<sup>(20)</sup>. Comment ceux-ci seraient-ils possibles sans un partage de valeurs communes, sans une relativisation des différences culturelles et une meilleure compréhension des universaux qu'elles cachent habilement ?

Sans même spéculer sur ces nécessités, on ne peut que constater l'échec des théories de la convergence culturelle, élaborées dans les années 1960 lorsque s'est manifestée la crainte de voir les différences culturelles écrasées par la modernisation, "rouleau compresseur" des identités<sup>(21)</sup>. Les cultures, et partant les représentations, sont évolutives par essence, et de nouvelles diversifications se produisent sous nos yeux, sans souvent que nous sachions les reconnaître autrement que par une disqualification<sup>(22)</sup>. La dynamique qui les anime est comparable à la génétique, en ce que les éléments qui la composent se retrouvent ou s'éliminent en fonction de leur force relative. Bien entendu, cette génétique est collective et non individuelle, et n'est nullement automatique puisque interagissent dans la production culturelle des éléments conscients aux côtés de ceux qui sont inconscients. La dynamique linguistique, ici encore, est un bon marqueur de cette acculturation qui est à la fois élaboration d'un vecteur de communication commun et perpétuelle diversification. Quelle langue, quelle culture, n'agrègent pas des éléments d'autres langues et d'autres cultures à leur fonds en perpétuel renouvellement<sup>(23)</sup> ? En France, les mots d'origine arabe, on le sait, sont légion, mais aussi ceux d'origine germanique et, bien sûr, latin, aux côtés d'un fonds celtique lui-même fruit de longues évolutions ; et le même constat peut être fait pour les goûts culinaires, les modes vestimentaires... Et la moitié du vocabulaire anglais est d'origine française ! Cette évolution se poursuit, dans le vocabulaire mais aussi dans la grammaire et la syntaxe, la prononciation... De plus, les identités sont aujourd'hui, montées de l'individualisme dans la cité moderne aidant, largement composites et choisies plutôt que données ou reçues. Cette réalité rend plus aisée l'évolution culturelle et identitaire, en brassant davantage les groupes et en multipliant les facteurs individuels d'innovation. Ainsi, les cultures, se décomposant par éléments, sont recontextualisées à l'infini, c'est-à-dire sont utilisées dans des contextes variables auxquels elles s'adaptent. Beaucoup seraient étonnés d'apprendre que le célèbre thé à la menthe marocain a été introduit au Maroc par les Anglais au XVIII<sup>e</sup> siècle, et qu'aussi bien le Père Noël que le sapin n'ont rien à faire



avec la tradition “française”, leur introduction ne remontant qu’à un siècle. Là encore, les évolutions se poursuivent, et l’on sait bien que le plat préféré des Français est le couscous... Cette propension à la malléabilité, à l’adaptation et à la contextualisation est d’ailleurs l’une des raisons majeures, bien que peu visible, des efforts faits par les grandes religions, fonctionnant comme des prescripteurs culturels, pour imposer des canons dogmatiques et des signes de reconnaissance – donc de démarcation, de stigmatisation et d’exclusion – uniformes aux membres de leurs communautés qui seraient naturellement tentés – et davantage que l’on imagine y parviennent – d’adapter leur foi et leur culture à leur contexte social, comme ils l’avaient souvent fait dans leur pays d’origine : voilà bien une identité choisie, et combien dangereuse !

Homogénéisation, innovation, diversification culturelle, production de nouvelles identités : en définitive, et malgré la conscience que l’on a des dangers du temps, on voit bien que si les phénomènes sont largement plus rapides, massifs, gros de dangers, les mécanismes qui les régissent, eux, sont à la fois universels et intemporels. Le changement d’échelle, certes, donne le vertige, et la complexité des choix à faire en ce qui concerne la gestion de la cité – je veux parler de la question de l’intégration, de l’assimilation, du communautarisme – inquiète. Mais le constat d’une certaine invariabilité des phénomènes dans leurs causes, leurs mécanismes et leurs effets, donne espoir. Les leçons du passé, les observations sur le présent, peuvent servir. Bien entendu, encore faut-il que la recherche en sciences humaines ne sorte pas laminée des réformes en cours partout dans le monde, qui donnent priorité aux sciences dont l’application technique est réputée immédiate, et les résultats appréciables dans des délais courts.

La question de l’identité est essentielle pour fonder l’action politique. Comment, aujourd’hui, faire communauté dans la cité multiculturelle ? Comment marier le besoin élémentaire de distinction, de solidarité choisie, et celui d’appartenance au village planétaire, d’exercice d’une citoyenneté mondiale, que l’on sent indispensable devant la montée des périls aussi bien économiques et politiques qu’écologiques, tous reliés à des conceptions culturelles au mieux hétérogènes, et souvent contradictoires ? Fondé sur un pessimisme – on n’y peut rien – ou un optimisme – l’humanité s’en sort toujours – excessifs, le repli craintif et fataliste me semble devoir être écarté, car le réveil risque d’être rude si les dérapages actuels, déjà graves au plan international comme dans les lieux d’exclusion propres à chacun des pays industrialisés, se poursuivent dans l’intolérance. La seule attitude possible est celle de la réflexion critique, du débat, de l’expérimentation d’un pluriculturalisme maîtrisé, d’un relativisme culturel ouvert, doublé d’une vigilance scrupuleuse des conditions de l’exercice de la citoyenneté. Faire confiance à l’aptitude des cultures à évoluer, mais se méfier des “identités meurtrières” tout en considérant avec respect les raisons, souvent liées à des inégalités économiques intolérables et à une histoire douloureuse, qui motivent ces dernières, c’est un chemin difficile, mais à mon sens le seul possible. Sur ce chemin, le rôle des pouvoirs publics, et donc la prise de position des citoyens dont ils sont les représentants, sont primordiaux. Ce sont eux, en effet, qui décident des “politiques culturelles” et qui doivent prendre en compte, dans leurs politiques sociales et urbanistiques, les réalités culturelles en présence ainsi que des affirmations et revendications identitaires qui découlent des inégalités réelles et (ou) ressenties<sup>(24)</sup>. L’identité, de nature éminemment relationnelle, est “dialogique”<sup>(25)</sup>. Le système démocratique, quelles qu’en soient les imperfections,

repose sur le débat, donc le dialogue. La cité multiculturelle est une chance pour la démocratie, comme la démocratie est une chance pour la diversité culturelle. C'est au prix du respect de cette dernière, dans sa dynamique spontanée, que la cité de demain ne sera pas une juxtaposition belliqueuse de communautés clivées, indurées dans un ciment identitaire hermétique, mais que se créeront de nouvelles formes de représentation plus ouvertes et, plutôt que métissées, créolisées. Le défi est celui d'un nouvel humanisme, qui, comme toute éthique relativiste, pourra apparaître comme trop médiane, insuffisamment radicale pour fonder une conception efficace des relations sociales dans un monde aussi complexe et, lui, en voie de radicalisation ; mais, de même que la parole est toujours plus conciliante que l'agression physique, la démocratie n'est-elle pas moins efficace, sur l'instant, que la dictature pourtant toujours néfaste sur un pas de temps plus long ? Et, avec la question des identités culturelles et de leur évolution, c'est bien de démocratie qu'il s'agit, mais dans la cellule-base des Etats souverains aussi bien que dans le village global.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- (1) Le traité de Rome (2004), à l'issue de ces débats qui tournaient autour de la question des "racines chrétiennes de l'Europe", a adopté une rédaction privilégiant la notion de diversité d'appartenance et d'unité humaniste de projet social
- (2) KASTORYANO Riva (dir.), 2005, "Quelle identité pour l'Europe ? Le multiculturalisme à l'épreuve", Paris, Sciences Po-Les Presses, 2<sup>e</sup> édition
- (3) HUNGTINTON Samuel, 1996, "The Clash of Civilisations and the Remaking of World Order", New York, Simon et Schuster (traduction française 1997, Paris, Odile Jacob)
- (4) BRAUDEL Fernand, 1986, "L'identité de la France", Paris, Arthaud
- (5) THIESSE Anne-Marie, 2001, "La création des identités nationales", Paris, Le Seuil
- (6) BROMBERGER Christian, avec BLOK Anton et ALBERA Dionigi, 2001, "L'anthropologie de la Méditerranée", Paris, Maisonneuve et Larose/Maison méditerranéenne des Sciences de l'Homme
- (7) APPADURAI Arjun, 2001, "Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la colonisation", Paris, Payot, (1<sup>re</sup> édition anglaise en 1996)
- (8) MAALOUF Amin, 1998, "Les identités meurtrières", Paris, Grasset et Fasquelle
- (9) Denis CUCHE donne un aperçu complet des différentes conceptions de la culture dans "La notion de culture dans les sciences sociale", 2004, Coll. Repères, Paris, La Découverte (3<sup>e</sup> édition).
- (10) Convention de 2003, entrée en vigueur en 2006, et ratifiée par la France parmi une centaine d'Etats
- (11) LEVI-STRAUSS Claude, 1987, "Race et histoire", Paris, Gallimard (1<sup>re</sup> édition 1952)
- (12) LEVI-STRAUSS Claude, 2000, "L'identité", Coll. Quadrige, PUF, Paris (1<sup>re</sup> édition 1977)
- (13) 2002, "L'islam mondialisé", La couleur des idées, Le Seuil, Paris
- (14) Sur cette question, voir COLARDELLE Michel, 2007, "Le "foulard islamique" et le musée", *Le monde alpin et rhodanien*, 1<sup>er</sup>-4<sup>e</sup> trimestre 2005, "Mémoire, patrimoine et musées", Grenoble, 2006, p. 151-160

- (15) MACLUHAN Marshall, 1967, "War and Peace in the Global Village", New York, Bantam Books
- (16) DONNAT Olivier, 2009, "Les pratiques culturelles des Français à l'heure du numérique", Paris, La Documentation française
- (17) GLISSANT Edouard, 1996, "Introduction à une poétique du divers", Paris, Gallimard
- (18) C'est Claude Lévi-Strauss, dans l'ouvrage déjà cité ("L'identité") qui évoque cette notion
- (19) TRONQUOY Philippe (dir.), septembre-octobre 2009, "La France au pluriel", *Cahiers Français*, n° 352, Paris, La Documentation française
- (20) HENRY Alain, SEGAL Jean-Pierre, CHEVRIER Sylvie et GLOBOKAR Tatjana, octobre 1999, "Cultures et mondialisation. Gérer par delà les frontières", *Esprit*, Paris, Le Seuil
- (21) JULIEN Marie-Pierre et ROSSELIN Cécile, 2005, "La culture matérielle", Paris, Collection "Repères", La Découverte
- (22) KING Anthony D. (dir.), 1997, "Culture, Globalization and the World-System. Contemporary Conditions for the Representation of Identity", Minneapolis, University of Minnesota Press (è édition 1991)
- (23) WALTER Henriette, 1995, "L'aventure des langues en Occident. Leur origine, leur histoire, leur géographie", Paris, Robert Laffont
- (24) BONET Lluis et NEGRIER Emmanuel (dir.), 2008, "La fin des cultures nationales ? Les politiques culturelles à l'épreuve de la diversité", Paris, La Découverte/PACTE, coll. Recherche
- (25) BENICHOU Meidad, 2008, "Le multiculturalisme", Rosny, Bréal Editions, coll. Thèmes et débats de société, p. 13